

— Ça me sera toujours agréable, fis-je d'un air narquois, et je fermai la porte derrière lui.

Il traversa vivement le vestibule, franchit la porte d'entrée et disparut.

Je me tournai vers Adolphe.

Il était jaune... vert... On eût dit qu'il avait des coliques...

— Eh ! bien ? fis-je d'un air triomphant.

Il se laissa tomber sur une chaise.

— Nous voilà dans de beaux draps, bégaya-t-il.

J'eus un mouvement de fureur dont je ne fus pas maître...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? C'est ce poil de carotte qui t'épouvante ainsi ?

— S'il mettait ses menaces à exécution !

Je haussai les épaules.

— Il ne sait rien d'abord... Et puis, quand il saurait, ne sommes-nous pas libres ? Est-ce que nous sommes chargés de faire les mouchards pour la police anglaise ? Qu'elle fût son métier, la police anglaise... Nous faisons le nôtre, qui est de protéger les honnêtes gens qui sont malheureux...

J'ai remis ainsi du cœur au ventre à Adolphe, qui a fini par se rassurer...

— Après tout, qu'ils s'arrangent, a-t-il dit, ça ne nous regarde pas...

Et il est allé fermer ses portes.

— Voilà, mademoiselle, acheva la concierge, ce qui s'est passé hier soir chez nous... Et je venais vous en prévenir pour que vous en fassiez votre profit. L'homme ne désespère pas, du reste, car je viens de le voir autour de la maison, où il rôde avec un autre homme aussi louche que lui.

Lili ne savait comment remercier la brave femme.

Elle avait le cœur serré, étranglé par une angoisse inexprimable.

Son père n'avait rien exagéré.

Ses ennemis étaient implacables.

Ils ne reculeraient devant rien.

Et elle était seule pour lutter contre eux.

Seule, sans argent, sans appui...

Des larmes lui vinrent aux yeux...

Un désespoir l'envahissait...

Ce n'était pas pour elle qu'elle tremblait, mais pour son père...

Le malheureux n'avait donc pas assez souffert ?

Si on venait à le reprendre, à l'enfermer encore !

Pour l'encourager, la concierge lui renouvela ses protestations de dévouement.

— C'est une véritable amie, une véritable mère que j'ai trouvée en vous, dit l'enfant, les larmes aux yeux...

Si nous réussissons, vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Je ne vous demande rien, mademoiselle... Ce n'est pas pour l'intérêt...

— Non, je le sais, mais mon père ne voudra jamais, quand il sera riche.

— Ne parlons pas de cela, j'entends quelqu'un dans l'escalier.

En effet, un pas rapide montait les marches.

M^{me} Bourgeois était allée à la porte.

Elle se pencha sur le carré, regarda, puis elle se retourna vers Lili.

— C'est une visite pour vous, mademoiselle.

— Pour moi ?

— Le jeune homme.

— M. Armand ?

Et la jeune fille eut un tressaillement imperceptible.

Je vous laisse, dit M^{me} Bourgeois, qui s'en alla au moment où le visiteur entra.

II

Armand Rivière approchait de la vingt-cinquième année.

Il était d'une taille moyenne, bien proportionnée. portait toute sa barbe, une barbe noire taillée en pointe à la florentino. L'ensemble de sa physionomie était sympathique, le regard doux, un peu triste. D'un naturel timide, se liant peu, menant une vie enfermée et sobre, il n'avait au cœur qu'un amour : c'était Lili... Lili était le rayonnement de son existence. Il avait connu, on se le rappelle, la mère de la jeune fille, qui lui avait sauvé la vie dans les circonstances que l'on sait, et qui avait vus se développer, suite avec plaisir la passion naissante qui germait en lui. La pauvre femme était morte un peu tranquillement en laissant près de son enfant ce brave garçon sur lequel elle savait qu'on pouvait compter.

En effet, Armand n'avait cessé de venir voir Lili, de lui parler de son amour, de ses projets de mariage pour la réalisation desquels il attendait d'avoir amassé un petit pécule. La semaine, il travaillait souvent tard le soir. Il rentrait chez lui fatigué. La jeune fille devait avoir aussi besoin de repos. Il la voyait rarement ; mais, le dimanche matin dès la première heure, il venait se mettre à sa disposition, et avec quelle joie chaque fois, quel enchantement débordant de toute sa personne ! Ce jour-là, il était particulièrement gai. Le temps était beau. Il avait traversé des rues toute baignées de soleil et il se promettait une promenade superbe, hors de Paris, à travers les prés émaillés de marguerites, sous les arbres tout brochés d'une verdure nouvelle si fine et si tendre qu'on eût dit une neige d'émeraude, restée au bout des branches noires.

Après avoir salué M^{me} Bourgeois, qui sortait, le jeune homme se précipita dans la chambre, l'air tout guilleret.

— Bonjour, Lili !

Et il embrassa sur le front celle qui devait être sa femme, après avoir jeté sur une chaise son chapeau qui le gênait.

La jeune fille tendit son front, et ses lèvres murmurèrent :

— Bonjour, mon ami.

Alors Armand, levant les yeux sur elle, remarqua son air triste...

— Qu'as-tu ?

— Je n'ai rien...

— On t'a fait du chagrin ?

— Non, non.

— Si tu savais quelle belle journée se prépare !

— Oui, il a l'air de faire beau.

— Splendide !... Nous allons déjeuner à Chatou... Veux-tu ?

— Je ne pourrai pas sortir aujourd'hui.

Armand regarda de nouveau la jeune fille.

— Mais que veux-tu dire ?...

— Rien... Ne m'interroge pas !... Je ne pourrai pas te répondre...

— Tu as un secret ? Un secret que je ne puis pas connaître ?

— Un secret qui n'est pas à moi.

— Que s'est-il donc passé ?

Et le jeune homme parut tout anxieux.

La gaieté qui allumait ses yeux était éteinte.

Il se laissa tomber sur un siège, comme accablé.

Lili vint s'asseoir à côté de lui.

Elle lui prit la main.

— Tu m'aimes, Armand ?

— Comme un fou, tu le sais bien.

— Tu croiras tout ce que je te dirai, tout.

— Tout.

— Sans arrière-pensée, sans méfiance ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu crois à mon amour, comme je crois au tien ?

— Mon désir, mon espoir, mon rêve, est de te consacrer ma vie.

— Je le sais.

— Je ne vis que depuis le jour où je te connais... quo